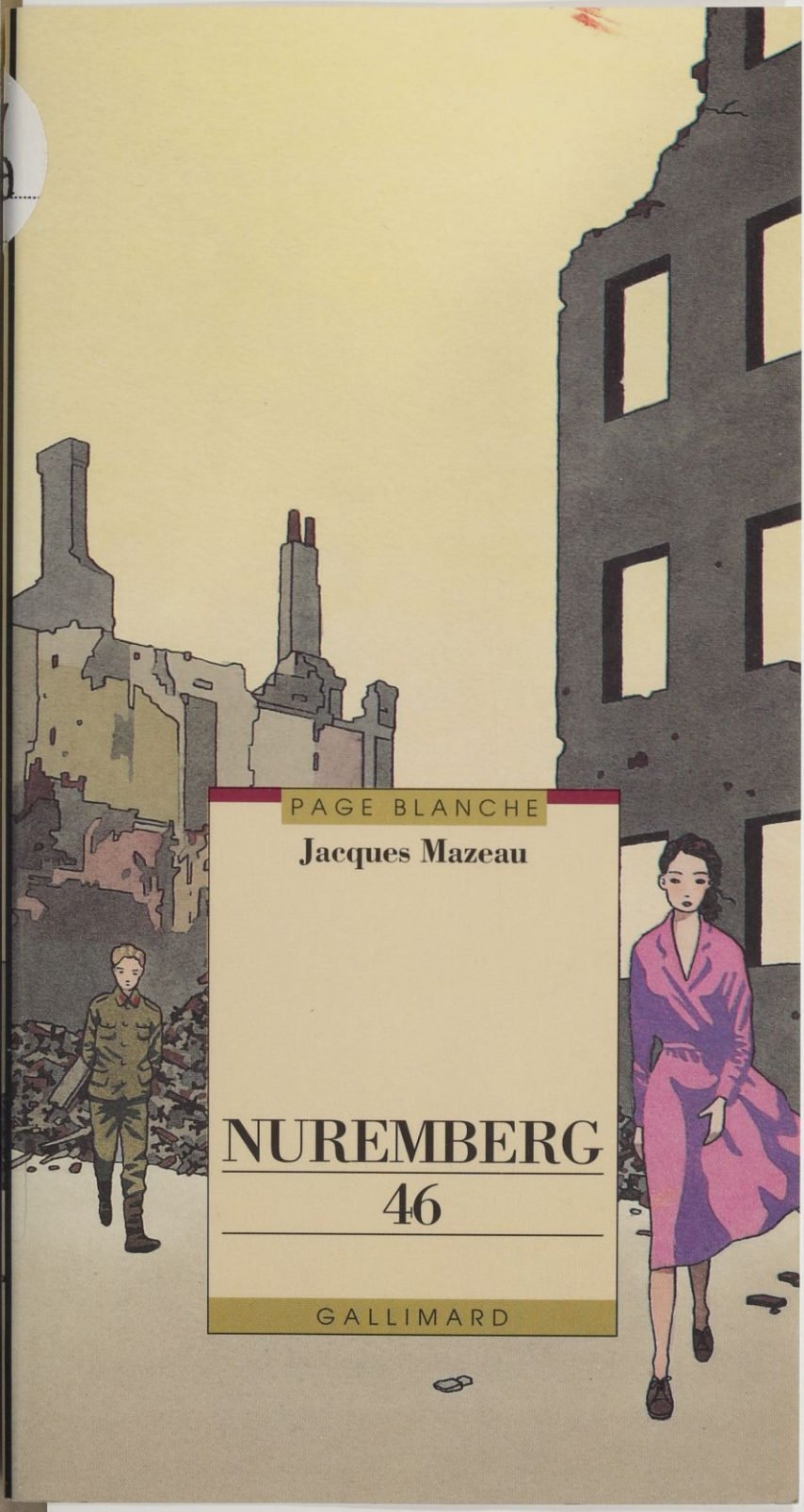


PAGE BLANCHE

Jacques Mazeau

NUREMBERG 46

GALLIMARD

2-86623 823

COLLECTION PAGE BLANCHE

EL84
33159

© Éditions Gallimard, 1995

Jacques Mazeau

NUREMBERG 46

GALLIMARD

DL-19 10 1995 31596

A la femme dont l'existence a inspiré
cette histoire.

Avec toute mon amitié.



Chapitre un

Le train s'immobilisa. Du revers de la main, Rachel effaça la buée sur la vitre. Nancy...

Quelques lampes éclairaient le quai et se balançaient sous le vent. Une poignée de voyageurs grimpèrent en hâte dans la voiture. Le sifflet du chef de gare retentit quelque part dans l'obscurité. Le convoi s'ébranla à nouveau.

Un homme entre deux âges, mal rasé, le regard vague, vint s'asseoir sur la même banquette que Rachel. Il grommela un bonjour, releva son col et se cala dans l'encoignure du compartiment, mâchouillant un mégot éteint.

Rachel ramena les pans de sa gabardine sur ses genoux et s'intéressa aux lumières qui scintillaient au loin dans la nuit. Probablement celles de la ville. Elle ferma les yeux. Le balancement régulier du wagon, le choc répété des raccords de rails, le froid humide la ramenaient à son passé. Au vacarme des convois allemands

charriant leur bétail humain vers les camps de la mort. Vers Auschwitz, Mauthausen, Dachau... Treblinka enfin, où son père et sa mère avaient terminé leur voyage, probablement un jour de décembre 1943. Il lui manquait un repère chronologique plus précis. Mais comment savoir ? A peine six mois que le cauchemar de la guerre avait pris fin. On en était encore à recenser les morts, pas à dater leur supplice.

Elle se sentait gelée jusqu'aux os, comme disait sa mère. Et, comme celle-ci, elle ignorait son lieu de destination. Le représentant du ministère qui l'avait convoquée sur recommandation de son chef de maquis, lui avait seulement dit de se rendre à Nuremberg pour y traduire les propos des bouchers nazis qu'on allait juger au nom de la démocratie. Elle devait remettre son ordre de mission au responsable des interprètes et suivre ses instructions.

Un courant d'air glacé passait par la gaine de la vitre et balayait le visage de Rachel. Elle frissonna, le ventre noué par la peur. Une peur sans contenu, sans raison, sans contour. La peur. L'addition de toutes celles qu'elle avait endurées ces dernières années. Elle redoutait aussi ces mots qu'elle allait traduire et qui réveilleraient des souvenirs, la colère, la haine surtout. Elle avait beau avoir lutté au sein de « l'Organisation juive de combat », dans le

Tarn, avoir entendu les balles siffler, avoir fui devant l'hydre S.S., jamais elle ne s'était sentie ainsi déchirée dans sa chair. Sans doute était-ce le train, ces odeurs d'huile et de charbon, cette lumière blafarde qu'irradiait le plafonnier... Peut-être s'agissait-il aussi de ces récits qu'elle avait entendus ici et là dans la capitale sur les exterminations que les légions noires entreprenaient avec application partout où elles passaient. Plus certainement, bien qu'elle n'eût que vingt-cinq ans, elle se sentait orpheline de sa jeunesse, de l'innocence, de l'amour.

En fait, elle commençait à accepter sa solitude, ses doutes sur elle-même, sur l'histoire, sur Dieu. Elle n'espérait plus qu'un miracle qui l'arracherait au néant.

A nouveau le sifflet aigu de la locomotive retentit. Le convoi ralentit. Rachel émergea de son cauchemar, d'autant plus angoissant qu'il se déroulait presque sereinement. Elle ne comptait pas les moutons mais les morts. Ses morts. Des milliers qui se rendaient aux fours crématoires en procession. Défilaient sous ses yeux, sa mère, son père, Rémi, Marcelle, Hélène, Lucien... Autant d'hommes et de femmes qu'elle avait aimés et qui se fondaient dans une nuit noire aux vagues relents de gaz. Elle se tourna vers son voisin, impavide. Absent, lui aussi.

Elle éprouva une forte envie d'allumer une cigarette mais n'osa pas. Cela ne se fait pas,

disait son père, une femme ne fume que chez elle.

Une fois encore, elle effaça la buée sur la vitre. D'autres lumières. On approchait d'une ville.

Soudain, Rachel se sentit envahie par la colère. Elle en voulait à ceux qui avaient défilé sous ses yeux. Certes, ils avaient trouvé la mort. Mais pourquoi, dix ans auparavant, la plupart d'entre eux n'avaient-ils pas cru à l'imminence du génocide ? Quand Hitler vociférait contre la juiverie internationale à la tribune de Nuremberg, lorsqu'il réarmait, enflammait le Reichstag ! Et, encore plus tard, quand il lançait ses panzers contre l'Autriche et la Tchécoslovaquie ! Pourquoi, lors des déjeuners dominicaux, les sages de sa famille, ses propres parents, la rassuraient-ils en affirmant que jamais il n'oserait aller aussi loin que dans ses discours, qu'il ne s'agissait que de propos démagogiques mais sans avenir ?

Cette fois-ci, elle ne pouvait plus s'en empêcher. Il fallait qu'elle fume. Pas de feu ! Son voisin lui tendit une boîte d'allumettes, sans un mot. Elle grimaça un sourire. Il hocha la tête et se leva. Elle alluma sa cigarette et voulut lui rendre les allumettes. Il refusa et sortit.

Le convoi s'immobilisa. Karlsruhe. La frontière entre la France et l'Allemagne. Rachel observa les soldats qui allaient et venaient sur

le quai. Elle ne reconnut pas les uniformes. L'attente se prolongea. Le froid lui paraissait de plus en plus intense. Elle décroisa ses jambes engourdies et fit quelques pas dans l'étroit couloir qui séparait les banquettes en bois. Mais rien à faire ! elle se sentait glacée, sans âme. Elle se rasseyait quand un garde-frontière fit irruption dans le compartiment.

– Papiers ! ordonna-t-il avec un fort accent alsacien.

Elle les lui présenta avec son ordre de mission. Il lut, prenant son temps, retournant chaque document d'un air suspicieux.

– Juive ? demanda-t-il.

Elle acquiesça.

– Et vous allez à Nuremberg...

– Oui !

– Pourquoi ?

Elle expliqua. Il garda le silence un long moment en la dévisageant. Il se méfiait.

– *Wie haben Sie deutsch gelernt ?*

– *Mein Vater war aus Strasbourg und bei uns sprachen wir ohne Unterschied Französisch und Deutsch*[1].

Il se détendit.

– Pourquoi parlez-vous de votre père au passé ?

– Il est mort !

– Où ça ?

---

1. – Comment avez-vous appris l'allemand ?
– Mon père était de Strasbourg et nous parlions aussi bien le français que l'allemand à la maison.

– Treblinka...

Il hocha la tête d'un air entendu et lui rendit ses papiers.

– Shalom ! dit-il avant de sortir.

Rachel se mit à pleurer.

L'hôtel, enfin ! Elle referma la porte de sa chambre et s'allongea sur le lit sans ôter sa gabardine humide. Les mains enfoncées dans les poches elle serrait ses bras contre son corps à la recherche d'un peu de chaleur. La pluie frappait les vitres de la fenêtre. L'eau ruisselante masquait le paysage. Rachel s'en fichait. Elle savait ce qu'il y avait à voir. Des ruines, encore des ruines, toujours des ruines...

Déjà ce matin, en approchant de la gare, la voie ferrée était bordée de ces squelettes de pierres éventrés, couverts de suie. Puis, en se rendant à pied à l'hôtel, elle en avait vu d'autres, de chaque côté de la rue, émergeant d'immenses tas de gravats.

Elle avait avancé, tête baissée. Pourtant, elle se rappelait quelques silhouettes courbées, furtives, qui semblaient toujours craindre un bombardement imminent. Des armatures de ferraille brisées, des véhicules calcinés et des tuyauteries tordues jaillissaient de ce champ de pierrailles. Flottaient encore dans l'air des relents mêlés de poudre et d'incendie.

Parfois, une voiture ou un camion passait à vive allure, jetant dans les jambes des giclées

d'eau boueuse et de cailloux. Puis tout retombait dans le silence. Au milieu de cet éboulis gigantesque subsistaient quelques immeubles presque intacts, irréels.

Elle avait consacré toute la matinée à s'inscrire, remplir des formulaires, rencontrer différents responsables du service des interprètes. Le colonel Léon D. qui en était le chef, Margaret qui s'occupait de l'organisation et plusieurs autres personnes en uniforme, plus ou moins galonnées, apparemment très occupées. Ça allait et venait d'un pas pressé, tête baissée, front plissé. Ici et là on se hélait, des téléphones sonnaient...

Madeleine, une interprète française, elle aussi, et déjà présente sur les lieux depuis trois semaines, avait pris Rachel en main. Elle lui avait fait visiter tous les étages de l'hôtel réservés à l'armée et à l'administration judiciaire. Rachel l'avait suivie, fascinée par son énergie, son aisance mais surtout par son sourire. Un beau sourire, franc et généreux, qui allait bien avec les formes épanouies de son corps sanglé dans un tailleur impeccable. Sans aucun doute, songea Rachel, elle devait plaire aux hommes.

– Un de ces jours, lui avait proposé Madeleine, je te ferai visiter la ville... Ou du moins ce qu'il en reste ! Mais il ne faut pas se fier aux apparences, il existe encore pas mal d'endroits pour s'amuser ! En sous-sol bien sûr !

Elle l'avait tout de suite tutoyée comme une vieille amie. Rachel avait hésité à l'imiter et Madeleine avait cru bon de se justifier.

– Au milieu de cette désolation et après ce qu'on a tous plus ou moins vécu, ce serait mal venu de faire des chichis...

Elles étaient descendues au PX, le surplus américain.

– La caverne d'Ali Baba ! avait plaisanté Madeleine. On y trouve tout ce qu'on veut : des cigarettes, de l'alcool, de la bouffe... et surtout des hommes !

Une foule de militaires et de civils se pressaient autour des comptoirs et faisaient leur achats dans une bousculade bon enfant. Tout le monde saluait tout le monde. Le brouhaha des conversations empêchait de s'entendre. Rachel, collée à sa compagne, traversait la foule, vaguement oppressée. Parfois elle croisait le regard insistant d'un soldat et détournait le visage, gênée.

Madeleine s'était arrêtée pour embrasser un homme.

– Tiens ! avait-elle dit à Rachel, je te présente Robert. Soi-disant journaliste ! Je ne l'ai jamais vu écrire un seul mot ! Mais il connaît toutes les marques de whisky, appelle toutes les femmes par leur prénom et raconte des histoires cochonnes du soir au matin...

Il avait éclaté de rire et salué Rachel.

– Après un portrait aussi peu flatteur, je pense que je ne vous reverrai plus jamais !

Rachel avait souri, sans répondre, puis elle avait suivi Madeleine qui reprenait son chemin. Parvenue au comptoir, cette dernière avait acheté une cartouche d'américaines.

– Tu fumes ? avait-elle demandé.

Rachel avait acquiescé.

– Dans ce cas une autre ! avait-elle commandé au vendeur.

Puis, elle avait payé et entraîné Rachel vers la sortie.

Elles s'étaient séparées devant la chambre de Rachel après être convenues d'un rendez-vous au bar de l'hôtel vers 20 heures.

Rachel s'assit au bord du lit. Pourtant, il fallait bouger, défaire ses bagages, ranger, faire sa toilette. Mais non, elle ne parvenait pas à se lever. Elle se sentait rompue, prise d'une sorte de tournis désagréable. Venue participer au procès des tortionnaires nazis, elle se retrouvait au milieu d'hommes et de femmes insouciants, presque joyeux. Comme si la guerre n'avait pas eu lieu. Comme si des millions d'hommes n'étaient pas morts. Comme si elle était seule à vivre ce cauchemar.

Au prix d'un gros effort, elle se leva enfin et s'approcha de la fenêtre. La pluie battait toujours les carreaux. En bas, des passants vêtus de noir continuaient à courir au milieu des gravats. Rachel n'éprouvait aucune émotion. Elle n'était plus une femme qui observait d'autres

humains mais une sorte d'ectoplasme grelottant qui, au fil de ces années, avait perdu sa joie, ses espoirs, sa foi. Dieu ! ce nom tant de fois prononcé au cours de fêtes religieuses qui avaient ponctué sa vie d'enfant et d'adolescente, qui avait cristallisé toutes ses pensées, lui aussi, elle l'avait oublié, abandonné plutôt ! Petit à petit, au fil des jours de peur. Telle une peau de chagrin...

Elle marqua un temps d'arrêt à l'entrée du bar. Un nuage de fumée stagnait au-dessus des têtes. Des femmes et des hommes allaient et venaient, bavardant un verre à la main, d'autres étaient assis autour des tables en Formica. Une musique de jazz aux rythmes sensuels, diffusée par un poste de radio invisible, inspirait quelques couples enlacés dans une semi-obscurité.

Rachel chercha Madeleine du regard. Elle la repéra attablée au fond de la salle en compagnie de Robert et d'un inconnu. Elle le lui présenta.

– Irving. Un journaliste américain. Un vrai celui-là !

L'homme se leva et salua Rachel en français. Grand, affublé d'une ample chemise écossaise aux manches retroussées, il détonait au milieu de tous ces hommes et femmes en uniforme ou costume. Il serra la main de Rachel avec vigueur puis il l'invita à s'asseoir.

– Évidemment, on parlait du procès, expliqua-t-il aussitôt. Mais vous avez de la chance, vous serez mieux placée que nous, les journalistes, pour entendre les aveux...

– Pourquoi ? demanda Rachel.

Il éclata d'un rire jovial où perçait néanmoins un peu de condescendance.

– Tout simplement parce que les interprètes sont placés à côté du box des accusés.

– Si près que vous verrez même leurs grimaces ! enchaîna Robert en s'esclaffant à son tour. A mon avis, elles seront plus significatives que ce qu'ils vont dire ! De toute manière, ils vont tous plaider non coupable !

– Il ne manquerait plus que cela ! s'exclama Madeleine. Autant les relâcher tout de suite.

Robert haussa les épaules.

– Ma pauvre Mado, tu ne comprendras jamais rien à la politique, va !

Rachel écoutait, silencieuse. L'aisance de ses compagnons la déroutait. Comment parvenaient-ils à parler des bourreaux avec autant de détachement ? Comment pouvaient-ils rire, commenter ce prochain procès comme s'il se fut agi d'une première théâtrale ?

Madeleine qui venait de se repoudrer lui adressa un clin d'œil amical.

– Tu veux un whisky ?

Rachel accepta machinalement et la conversation reprit.

Robert évoquait les juges l'un après l'autre.

Wolchkov, Norman Birkett, Geoffrey Lawrence, le président de la Cour, Biddle, Donnedieu de Vabres... D'après lui, l'Anglais serait sans doute le plus académique, le Français le plus lyrique, le Soviétique compterait ses morts et l'Américain se montrerait efficace.

Irving haussa les épaules.

– Efficace ? qu'est-ce que ça veut dire ?

– Il voudra gagner le procès comme vous avez gagné la guerre, expliqua Robert. Sans finesse ! Il assénera ses arguments, bons ou mauvais, pourvu qu'ils fassent mouche, quitte à oublier l'essentiel.

Robert agaçait Rachel. Il avait la parole trop facile. Et puis, il y avait dans son regard comme une lueur de roublardise qui l'inquiétait. Il lui rappelait ces commerçants qui vous vantent leurs produits d'un œil gourmand comme si c'étaient eux qui allaient les acheter. L'homme n'était pas fiable.

– C'est quoi l'essentiel ? demanda-t-elle avec une pointe d'agressivité.

Robert sourit, satisfait.

– Ah ! enfin vous dites quelque chose ! Muette comme vous l'étiez je me demandais si vous sauriez traduire quoi que ce soit en...

– Ça suffit ! l'interrompit Madeleine. Réponds plutôt à sa question...

Le serveur posa le verre de whisky sur la table. Irving paya aussitôt malgré les dénégations de Rachel.

– Pour moi, reprit Robert, l'essentiel ce ne sont pas seulement les faits, mais la motivation des hommes. C'est elle qui m'intéresse...

– Tu n'avais qu'à lire *Mein Kampf*[1] ! suggéra Irving.

– Je l'ai lu, mais ça ne suffit pas ! Je suis certain qu'à l'origine de leur attitude il y a eu une fascination pour la mort !

– Pas pour la leur ! répliqua Rachel, mais pour des millions d'inférieurs. Au premier rang, les Juifs...

– Bien sûr, mais aussi des Tziganes, des homosexuels, des Polonais, des musulmans... Toutes les races, toutes les religions y sont passées ! C'est un génocide humain qui a eu lieu ! Mais peut-être êtes-vous juive ? ajouta-t-il d'un ton légèrement narquois à l'adresse de Rachel.

– Oui ! lâcha-t-elle, sachant pertinemment qu'il connaissait déjà la réponse.

– Alors c'est sans doute la raison pour laquelle vous vous sentez plus concernée par ces victimes-là...

– Oui ! je le suis ! s'emporta-t-elle soudain. Tout simplement parce qu'ils sont cinq à six millions à avoir été assassinés ! Ça fait beaucoup de monde, vous ne trouvez pas ? Un tel nombre mérite qu'on s'y intéresse, non ?

Rachel avala son verre de whisky d'un coup. Elle souhaitait être prise d'ivresse pour pouvoir délier sa langue et crier à la face de cet

1. « Mon combat », ouvrage écrit par Hitler en 1924.

homme plein de certitudes que, pour Hitler et ses séides, détruire un peuple avait eu un sens particulier.

Robert se leva. C'était inattendu. Son sourire paraissait forcé, presque figé. Rachel eut la certitude qu'il battait en retraite.

– Vous avez sans doute raison, dit-il sans conviction.

Puis, son verre à la main, il rejoignit une autre table. Madeleine sourit à Rachel.

– Ne lui en veux pas ! Il est toujours comme ça ! Un peu provocateur...

– Surtout maladroit, renchérit Irving. Aujourd'hui, tout ce qu'il trouverait à dire à des Soviétiques, c'est que leurs morts furent la note à payer pour avoir choisi d'être communistes !

Rachel n'avait pas envie d'excuser Robert. Pas à cause de ce qu'il avait dit mais, surtout, parce qu'elle sentait qu'il n'avait pas souffert dans sa chair.

– Qu'a-t-il fait ces dernières années ?

Irving et Madeleine se regardèrent, interrogatifs.

– On n'en sait rien ! dit l'Américain. D'après ce qu'il dit il se serait battu un peu partout...

Rachel haussa les épaules et croisa le regard de l'Américain. C'est à ce moment-là qu'elle comprit le malaise qui l'avait saisie depuis son arrivée. Les yeux d'Irving était d'un bleu telle-

ment clair, presque délavé, qu'ils en paraissaient totalement inexpressifs.

Rachel regagna sa chambre, tard dans la nuit. Elle s'allongea sur le lit, balança au loin ses escarpins et desserra la ceinture de sa jupe qui la gênait. Les effets euphorisants de l'alcool commençaient à se dissiper. L'amertume à fleur de lèvres, elle récita les premières phrases du *Shema*[1], la prière du soir, que son père lisait quotidiennement devant la famille réunie, puis elle s'interrompit, en colère contre elle-même. Elle portait le deuil des siens et de plusieurs millions d'autres et, pourtant, elle n'avait pas su trouver les mots pour le faire comprendre à ce journaliste infatué. Pourquoi ne lui avait-elle pas répliqué que chacun de ces morts était un lambeau de sa propre chair qu'on arrachait, qu'elle avait suffoqué avec eux, que sa vie n'avait plus qu'une odeur de gaz ?

Elle voulait pleurer mais les larmes ne venaient pas. Son corps, sa conscience, mêlés, emmêlés, n'étaient plus qu'un amas de cendres prêtes à se dissiper au vent à tout moment.

Ce soir, elle comprenait mieux qu'on venait de la terre et qu'on y retournait. Que c'était le seul endroit où elle pourrait retrouver la trace de ceux qu'elle avait aimés, de ces frères ano-

1. Mot hébreu qui signifie « écoute ». C'est le premier mot de la profession de foi israélite : « Écoute Israël, l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est un. »

nymes qui constituaient son peuple, son histoire...

Robert n'avait rien compris, ou plutôt n'avait rien voulu comprendre. Quelques années auparavant, elle avait encore l'impression de posséder une identité, de vivre une connivence spirituelle avec les siens. Aujourd'hui elle n'était qu'absence et silence.

Rachel éprouva un sursaut de révolte. Elle souhaita la rédemption. Dieu devait venir d'urgence, être le juge suprême, le glaive. C'est lui qui devait juger les salauds. Il se devait d'être présent dans la salle du tribunal, de dire la loi divine, de rattraper son erreur, de ressusciter les suppliciés.

Elle se déshabilla et se coucha sans illusion. Sans doute les bourreaux seraient-ils condamnés, exécutés, mais les attendus de la sentence ne seraient qu'un arrangement moral – le mal était trop évident pour qu'un juge hésitât – certainement pas un acte de contrition.

La cour de Nuremberg n'aurait rien à faire de Dieu. Et l'on oublierait bien vite Munich, le pacte germano-soviétique, les atermoiements de Roosevelt, la milice de Vichy...

Rachel s'endormit sans éteindre sa lampe de chevet. Elle l'avait fait intentionnellement, ne pouvant plus supporter l'obscurité, comme lorsqu'elle était enfant. Il y avait longtemps. Si longtemps.

Rachel prit place derrière Madeleine dans la cabine de verre réservée aux interprètes. D'une minute à l'autre la Cour allait faire son entrée et le procès commencerait.

Dans la salle bondée, le brouhaha des conversations se mêlait au ronflement des climatiseurs. A la tribune de presse, les journalistes et les photographes impatients échangeaient leurs premières impressions sur les accusés.

Rachel se pencha pour mieux les voir. Goering, Ribbentrop, Frank, Rosenberg, Kaltenbrunner, Keitel et d'autres qu'elle ne reconnaissait pas. Ils étaient tous là, à quelques mètres d'elle, serrés les uns contre les autres, toujours complices. Rosenberg affichait un sourire indifférent. Keitel et Frank se tenaient figés, provocateurs. Kaltenbrunner tournait la tête en tous sens, le regard caché derrière ses lunettes foncées. Ribbentrop, le visage creusé par l'anxiété, fixait l'estrade des juges. Goe-